

La nature sauvage dans l'oeuvre de Constantin-Weyer*

par

Louis F. Guyot
Parcs Canada, Winnipeg

La nature dans l'oeuvre canadienne de Constantin-Weyer se compose de plusieurs éléments. Un bref aperçu nous fera voir certaines qualités et le caractère variable de la nature sauvage qu'on y retrouve. Une citation tirée des *Caractères* du moraliste La Bruyère traduit très bien la nature qu'évoque Constantin-Weyer: "Il y a des lieux que l'on admire; il y en a d'autres qui touchent et où l'on aimerait à vivre" (1965, p. 104).

Cette nature porte plusieurs visages, mais essentiellement Constantin-Weyer loue la nature sauvage, composée de paysages variés retrouvés à travers les quatre saisons et, en particulier, des différents éléments individuels: le vent, la neige, la tempête, le froid, les animaux, la forêt... Il utilise les divers procédés de description à sa disposition pour nous la décrire et pour nous la faire voir, entendre et observer. Il la personnifie pour que nous puissions ressentir sa force; il lui attribue ainsi plus de force et réussit à nous émouvoir. L'auteur se distingue aussi par la narration descriptive des activités ou des moeurs des animaux et de l'homme. Il y a une progression constante qui s'effectue dans les descriptions, passant du général au particulier, et par une économie de mots et d'images, Constantin-Weyer nous précise le décor de sorte que nous nous retrouvons au centre de l'action. Chaque mot a sa place et sert à transmettre les renseignements nécessaires pour créer l'atmosphère désirée du moment.

* Communication présentée lors de la table ronde, organisée autour de l'oeuvre de Constantin-Weyer, le 2 décembre 1988, au CUSB. Ce texte est extrait de la thèse de maîtrise que l'auteur a présentée à l'Université du Manitoba (Guyot, 1982). Quelques modifications y ont cependant été apportées.

La nature sauvage est l'image qui fait la force dans l'oeuvre de Constantin-Weyer et elle nous intéresse d'autant plus qu'elle est personnifiée. La nature, dotée de tendances et de traits humains, se rapproche de ce que le lecteur voit ou ressent dans sa vie quotidienne. C'est ce qui permet au lecteur de comprendre plus facilement le récit des événements que Constantin-Weyer cherche à lui faire connaître et à lui définir. Cela sert aussi à rendre le drame d'autant plus vivant.

La nature sauvage sera le mieux décrite dans le paysage du Grand Nord, où elle témoigne de différents attributs et soumet les personnages à différentes épreuves. Elle est toute-puissante, inclemente et traîtresse. L'auteur cherche aussi à nous démontrer l'évolution constante dans cette nature, les vérités qu'elle enseigne et la protection qu'elle assure à ceux qui connaissent et suivent ses lois. À part d'être un endroit propice et sain où le héros vit, la nature sert de toile de fond dont les éléments s'accordent aux paysages et aux sentiments des personnages. En plus, elle possède certains traits romantiques.

Constantin-Weyer nous fait voir la nature sauvage comme toute-puissante. Elle est la Régente de son domaine et elle le gère bien. Le cycle de la vie et de la mort domine cet environnement et la nature règle ainsi toute vie humaine ou animale et tout événement. Nous voyons, tour à tour, la nature attaquer la présence de l'homme par l'intermédiaire d'éléments, tels que la neige, le froid, le vent... Elle inspire le respect:

Ce fut, de nouveau, cette lutte de tous les instants contre le Froid[...] Mais l'air reste saturé d'humidité, et il semble que tous les brouillards de la Baie d'Hudson, chassés par le vent du nord, aient envie de se réfugier entre vos vêtements et votre peau. Ils y pénètrent, si bien fermés soient vos habits. Ils s'y condensent, ruissellent d'abord sur vous, et vous dérobent votre précieuse chaleur. Ils travaillent à vous voler la tiédeur de votre poitrine, de votre dos, de vos aisselles. Ils grimpent, pesants, sur vos épaules. Ils redescendent sur vos bras. Ils se glissent, des manches, dans vos mitaines. Ils vous mordent les mains, jusqu'aux os. Ils vous dépouillent de la peau de vos doigts. Ils vous brisent les phalanges... C'est au réveil qu'ils profitent le plus sournoisement de votre faiblesse. Il vous semble que vous êtes mal réveillé. Vous n'arrivez pas à nouer la babiche du harnais des chiens. Et, toute la première heure de marche, ouaté que vous êtes de

silence, de froid et de brume, il vous faut lutter sans trêve pour reconquérir les précieuses parties de votre être...

[...]

Puis le froid reprendra[...] La résistance de la neige se fera plus durement sentir... Vous vous apercevrez que vous maigrissez, et que vous brûlez rapidement des réserves précieuses (Constantin-Weyer, 1928, p. 209-211).

La nature sauvage est aussi inclémente et traîtresse. Notre auteur nous a fait voir plusieurs exemples de paysages splendides où la nature était semblable à une mère bienveillante, mais ce n'est pas toujours le cas. Elle peut aussi bien montrer son côté inverse au personnage qui vit dans son domaine, par les éléments majeurs du vent, de la neige, de la tempête, du froid. Tout cela se rapporte à la loi du plus fort. D'ordinaire c'est le plus fort que la nature laisse triompher. Dans *Un homme se penche sur son passé*, Monge triomphe contre le froid tandis que Paul Durand meurt devant ce même froid:

[...]Paul traînait depuis quatre ou cinq jours une petite toux sèche, et, par moment, sa respiration était rauque... Mais moi, j'avais toujours remarqué que quarante ou cinquante degrés de froid vous guérissent en quelques heures un petit rhume qui commence... Et alors, qu'est-ce donc qu'une toux que le froid, médecin cruel et bienfaisant, ne parvient pas à guérir?... Ah diable! Il avait les poumons gelés [...] (Constantin-Weyer, 1928, p. 98-99)

Les règles sont simples mais difficiles à suivre. Les besoins habituels de la survie prédominent: manger, dormir et se reproduire. Le plus fort est éprouvé continuellement et le faible, tôt ou tard, est éliminé. La sélection naturelle se fait:

Le feu allumé, il me fallait manger. Ma vie, et sans doute bien plus encore celle de mon compagnon, dépendaient de mon égoïsme total. Farouchement total. "Ne t'occupe pas de ton compagnon. Mange le bon pemmican acheté aux sauvages. Enfourne dans ton poêle intérieur ce combustible onctueux et gras[...]" (Constantin-Weyer, 1928, p. 90)

Dans cette nature sauvage, Constantin-Weyer permet à l'homme de faire exception à la règle. Parfois, c'est l'agilité mentale qui permet au personnage de survivre dans des circonstances impossibles. Archer et Hannah lors de leur fuite de Monge dans *Un homme se penche sur son passé*, Spenslow dans *Un sourire dans la tempête*, lorsqu'il aide Frenchy à sauver Louis et Ragnar, nous en

donnent des exemples. Monge fait preuve aussi de ce talent dans certains cas:

– Je ne vous ai pas dit cela. Il faut d'abord que vous-même sachiez si, physiquement et moralement, vous pouvez endurer cette vie.

– Est-il besoin pour cela d'être comme vous un athlète qui saute sa propre hauteur et qui jongle avec des sacs de blé de cent cinquante livres?

– Non, je ne le pense pas. Mais cela ne nuit pas. Ce qu'il faut, pour voyager dans le Nord, c'est durer. Il y a une minute qui est celle de la mort, et la minute d'après est celle de la vie. C'est la minute d'après qu'il faut toujours gagner (Constantin-Weyer, 1928, p. 70).

La nature sauvage manifeste une beauté traîtresse dualiste pour Constantin-Weyer et son lecteur. Elle présente un aspect bénéfique, qui est, toutefois, un piège pour les personnages expérimentés. Cette beauté a une force mystique, car elle attire la personne à un mode de vie louable qui semble très beau, mais qui est plein d'embûches, car la nature peut aussi bien tuer ou induire en erreur:

– Je me demande si vous pourriez supporter les fatigues d'un tel voyage, fis-je. Je vous ai parlé de sa beauté, je ne vous ai pas dit que, chaque fois que je redescends vers le Sud, c'est en me jurant à moi-même de ne plus recommencer cette sacrée folie! Non, pour rien au monde...

[...]

Je me fais chaque printemps le même serment: "Merci! j'en ai assez pris de l'hiver et de la solitude, et de la neige et des aurores boréales, et des soleils multipliés par cinq et dressés en croix sur l'auréole de leurs cercles parhéliques, et du feu d'artifice de la glace contractée et qui détonne sous le regel, et des petits feux qui vous rôtissent le ventre tandis que votre dos gèle, et de la soif que la neige ne calme pas, et des os du front qui vous font mal, et des yeux qui pleurent, et des cils qui vous collent les paupières l'une à l'autre[...]" (Constantin-Weyer, 1928, p. 67-68)

Cependant, Constantin-Weyer voit la nature sauvage comme instructive et protectrice, car elle possède plusieurs secrets qu'il cherche à nous faire apercevoir pour nous montrer qu'elle protège les siens. Il y a toujours quelque chose à apprendre dans la nature si l'on veut, selon l'auteur (Constantin-Weyer, 1929). Tout d'abord,

il faut être capable de déceler ses secrets, et cela vient de l'expérience, soit par l'observation, soit par l'apprentissage graduel fait sous un maître. Constantin-Weyer, ici, est un peu le prédicateur de la religion de la nature, car il ne manque aucune occasion pour nous faire examiner les mœurs des animaux, les particularités d'une forêt, d'un paysage. Nous voyons de nombreux exemples de la sagesse animale dont les plus importants sont les loups, les rats musqués, les gélinottes. Un des meilleurs exemples se retrouve dans *Un homme se penche sur son passé* lorsque Monge et Archer partent à la chasse au chevreuil. Monge détaille tout le récit du mouvement du chevreuil et des événements dans la nature pour son partenaire, mais surtout, dans ce cas, pour le lecteur (Constantin-Weyer, 1928, p. 174-177). C'est une magnifique description de la nature sauvage.

Mais, une fois la leçon apprise, il faut l'appliquer à sa vie, à ses expériences, de la meilleure façon possible afin de survivre. Cela permet au personnage d'apprendre certaines choses sur lui-même et en même temps lui révèle jusqu'à quel point il est faible et petit vis-à-vis de la nature. L'essentiel, c'est de se procurer le nécessaire pour survivre dans la nature, car on ne découvre jamais tous ses secrets. Cela accompli, le personnage y est à son aise et connaît la protection que la nature est en mesure de lui accorder, car elle ménage celui qui la connaît:

[...]prévoyant, égoïste, et pourtant, dans mon égoïsme vital, sauveur de vie, avant de m'occuper de Paul, j'amoncelai, à portée de la main, trois jours au moins de provision, et, la cognée en main, je débitai du bois mort. Il ne faut pas un gros feu pour maintenir la vie – et assez confortablement, je vous le jure! – dans un espace de huit pieds de long, huit pieds de large et cinq pieds de hauteur... (c'était l'espace compris entre les murailles de neige et l'auvent de perches légères que j'avais établi). L'essentiel est de ne pas cesser d'adorer et de servir le dieu du Feu, en lui jetant de petites offrandes de bois sec... Je sentais renaître en moi l'âme dure, volontaire et superstitieuse d'un très lointain ancêtre, qui à l'époque de la préhistoire avait, comme moi, lutté contre le froid, la faim et la fatigue. Comme lui, je triompherais... (Constantin-Weyer, 1928, p. 93)

Plus important, la nature sauvage représente, pour l'auteur et pour le personnage, un retour aux sources pour se purifier, pour refaire ses forces et pour retrouver son équilibre loin de la nature apprivoisée:

[...]Mais ma vie dans les bois n'est pas onéreuse[...] Je n'éprouve pas le désir d'une vie plus civilisée... Je devrais m'estimer très heureux comme cela. Mais l'hiver me rappelle impérieusement dans le Nord. Je ne sais pas lui dire non (Constantin-Weyer, 1928, p. 68).

Cependant, nous le voyons bien, seuls certains types d'hommes peuvent s'y adapter à cause de la vie simple mais dure qui est imposée. Les influences de la société n'interviennent pas pour y corrompre et détruire l'harmonie et l'équilibre. L'homme n'a qu'à suivre les règles pour survivre. Cette nature intouchée par l'homme en est une qui se voit plus rarement de nos jours mais elle est toujours recherchée par certains hommes.

Constantin-Weyer se sert aussi de la nature sauvage comme mise en scène: le paysage reflète les sentiments du personnage et vice-versa. Les paysages servent aussi à évoquer ou à affecter les sentiments (Constantin-Weyer, 1928, p. 93).

Vers le matin – à l'heure des épaisses ténèbres – il se mit à râler[...]

[...]

Il passa à l'heure même où, vers l'est, après que les étoiles s'étaient mises à s'éteindre une à une, le velours sombre du ciel s'écartait, pour montrer sur l'infini une fenêtre d'un jade laiteux... La neige était encore bleue, et la forêt d'un bistre profond. Mais déjà, derrière la fenêtre jade, des lumières or et vert glissaient lentement (Constantin-Weyer, 1928, p. 101, 103).

Cette nature est aussi le seul cadre où le personnage principal peut pratiquer la vie saine que l'auteur préconise. En ravivant ces vieux instincts, désirs, et sentiments primitifs en lui, qui sont nécessaires pour survivre dans la nature, l'auteur le forme pour ce milieu:

[...]Il me suffisait de sentir cette vie qui m'emplissait tout entier, pour m'assurer que j'avais apporté avec moi dans ce monde quelque chose de nouveau, une rédemption attendue depuis toujours par une humanité misérable: la Victoire contre l'Anéantissement du corps... Sans doute, Paul était mort. Moi, pas! (Constantin-Weyer, 1928, p. 114)

En résumé, l'image que Maurice Constantin-Weyer nous peint de la nature sauvage est très distinctive. Nous voyons très rapidement qu'il s'intéresse peu à la nature apprivoisée, mais qu'il cherche plutôt à nous ranger du côté de la nature sauvage en nous

tendant par les magnifiques descriptions de paysages hivernaux et par les qualités qu'il leur attribue. Par celles-ci, même si nous ne pouvons jamais y vivre et en faire l'expérience, Constantin-Weyer nous fait voir, apprendre et éprouver ces moments dans la nature et ainsi nous permet de nous évader de notre vie quotidienne. En plus, la peinture de la nature dans l'oeuvre de Maurice Constantin-Weyer, qu'elle soit apprivoisée ou sauvage, est un important témoignage détaillé de la brousse canadienne, de l'état de la colonisation du Canada à cette époque et une importante contribution à l'évolution du thème de la nature dans le roman canadien d'entre les deux guerres.

BIBLIOGRAPHIE

- CONSTANTIN-WEYER, Maurice (1928) *Un homme se penche sur son passé*, Paris, Éditions Rieder, 228 p.
- (1929) *Clairière, récits du Canada*, Paris, Librairie Stock, 253 p.
- GUYOT, Louis F. (1982) *Le thème de l'homme et de la nature chez Maurice Constantin-Weyer*, thèse (M.A.), Faculty of Graduate Studies, University of Manitoba, 160 p.
- LA BRUYÈRE, Jean de (1965) *Les Caractères ou les Moeurs de ce siècle*, Paris, Éditions Gallimard et Librairie Générale Française.